

Léo Jacob

# UN VERGLAS NOMMÉ SIMONE



vlb éditeur



Léo Jacob

**Un verglas  
nommé  
Simone**

v1b éditeur



## Une mitaine d'enfant

Des grêlons gros comme le poing s'abattent sur Alaric. Il avance comme il peut, dans sa veste trop mince qui s'effiloche à vue d'œil. C'est le premier jour de ce verglas. Le troisième, depuis sa libération. Ça fait du bien de fouler le sol en affranchi, mais avec le ciel qui lui chie dessus, Alaric regrette presque sa cellule.

Le soleil baisse alors qu'il parvient à l'autoroute. Ou plutôt, le ciel assombrit encore son voile de nuages gris argile. Le long de la chaussée, un serpent de glace perfide, les poteaux de téléphone grincent sous le poids de longs glaçons, tels une rangée d'arbres de Noël cadavéreux. Une forêt de pins ravagés enserre la route. Le tout forme une vision féérique et violente.

Alaric n'a pas de tuque, pas de mitaines, pas de foulard. Le vent le cisaille, débilitant. Impossible de continuer. Il échoue dans une de ces stations-service de la taille d'un entrepôt, abritant deux ou trois restaurants, un lave-auto et une boutique-souvenirs pleine de breloques pseudo-autochtones. C'est le milieu de nulle part, mais ça déborde de monde. Des automobilistes aux nerfs effrangés se remettent avec un café

ou une cigarette. Après la pénombre désertique de la route, cette masse d'inconnus, leurs traits fatigués luisant sous un éclairage trop vif, causent à Alaric un spasme d'inconfort qui frôle la panique. Une sueur visqueuse et soudaine dégouline le long de ses reins. Il grelotte. Il doit absolument s'équiper. Il pourrait facilement voler un chapeau et une paire de gants sur une table, mais il s'y refuse. Ce n'est pas que sa conscience en souffrirait ; l'acte lui-même l'indiffère, et il a certainement plus froid que cette foule de voyageurs cossus. Mais il a le sentiment vague que ce serait s'aventurer en terrain glissant. Désormais, il préfère s'en remettre à de grosses règles claires. *Tu ne voleras point* : un peu vieux jeu, comme précepte, mais d'une simplicité qui l'accommode.

C'est ainsi qu'il gravite vers les bennes à ordures, dont le dégorgeant souille un large pan du stationnement transformé en patinoire. Ça se fait tout seul, sans qu'il ait formulé le projet de s'y rendre. À croire que le corps a un autopilote, qu'il connaît intuitivement les manœuvres d'urgence.

Alaric se sent mieux, terré dans ce recoin dont personne ne s'approche. Le frisson d'angoisse qui l'a happé tout à l'heure s'estompe. Le stationnement semble sans fin, une étendue d'asphalte grosse comme plusieurs terrains de baseball, qu'adjoint un lot de gravelle plus vaste encore. Pour accommoder les dix-huit roues, songe-t-il. Quoique, à bien y penser, ces grands stationnements routiers ne sont jamais plus qu'au quart plein.

Il hausse les épaules, renonçant à comprendre. On ne peut pas tout savoir.

Une rangée de camions, planqués là pour la nuit, grincent même à l'arrêt, jusque dans leur ossature. Avec le déluge qui va en augmentant, ils se tiennent blottis contre la bâtisse, un fanal fluorescent dans toute cette brumaille. Alaric a un peu honte de fouiller dans les poubelles, puis honte d'avoir honte. Il s'empourpre, se fâche contre lui-même, un gamin. Le temps d'un instant, il voudrait qu'un camionneur ouvre sa portière et le traite de pouilleux, question d'avoir une raison de lui enfoncer son poing dans la gueule, qu'il imagine hideuse. Il compte jusqu'à onze, respirant en profondeur, et retourne à sa tâche.

Il y met plus d'une heure. Les sacs de résidus alimentaires suintent d'une mélasse tiède. L'odeur de graisse figée et de viande pourrissante couvre tout. Alaric s'efforce de se salir le moins possible ; si ses vêtements restent secs, il aura moins froid. L'une des bennes ne ferme plus tellement elle est pleine. S'agrippant à son rebord, il fait basculer un tas de sacs à ses pieds. La benne d'à côté est presque vide. Il y jette les sacs éventrés à mesure qu'il les fouille. Après dix minutes, il a trouvé une mitaine d'enfant. Il frissonne à cette découverte incongrue, presque macabre, mais il garde la mitaine. Elle sera difficile à enfiler et elle sent mauvais, mais une fois sèche, ça sera mieux que rien. Il découvre un sac de jute effiloché, taille trois morceaux d'étoffe à l'aide d'un éclat de verre empoissé de ketchup. Deux

lui réchaufferont les pieds, des feutres de fortune. La troisième, une bande plus mince et longue, sera son foulard. Il trouve encore une pièce de vingt-cinq sous et un petit tournevis au manche fendu, qu'il empoche. Un soulagement animal l'inonde quand il croit avoir déniché l'inespéré, une couverture de laine, aussitôt abandonnée – elle est couverte de poils de chien, de pisse et d'excréments, il n'en veut pas, la puanteur est immonde.

Alaric commence à avoir envie de dégueuler. Il s'apprête à battre en retraite lorsque des phares jaunâtres l'illuminent, clignotant par deux fois. Sa présence annoncée, un homme jeune émerge d'une sous-compacte aux ailes mangées par la rouille, dont Alaric n'avait pas remarqué la présence au bout de la rangée de trains routiers. L'inconnu s'approche, les mains écartées, lance un « Salut ben ! » rigolard. Quoiqu'il n'ait pas l'air menaçant, Alaric glisse sa main dans sa poche, empoigne le tournevis. Dans la lueur du réverbère, il détaille son visiteur. L'inconnu a un visage qui convient à sa voix. Des traits fatigués, mais espiègles, sous d'épais cheveux noirs. Une dégaine d'adolescent. Ni grand ni petit, ni gros ni mince. Ses vêtements sont un peu amples pour lui, mais ce sont des pièces robustes, sans noms de marque. D'ailleurs, il n'est affublé d'aucun des accessoires débiles qui sont la norme chez les gars de leur âge. Il a les yeux rouges et brumeux d'un fumeux de pot, mais son regard n'en est pas moins clair et franc. Alaric, pour l'instant, lui aime la face. Dans sa poche,

sa main se relâche sans tout à fait se détendre. Le froid redouble, une chute de température soudaine qui lui saisit les couilles. La grêle devient plus dense, plus forte, comme si elle aussi se débattait contre le froid.

— Salut ben, répète l'inconnu en relevant son col. Écoute, moi pis mon buddy, on fume une 'tite puff dans le char, en attendant que ça passe.

Il gesticule vers le ciel presque noir, qui déverse à présent un torrent de glace.

— On te regarde aller, depuis tantôt. On rit pas d'toi, mon chum. Faut se débrouiller. Mais hostie, là, viens donc dans le char. Moi, c'est Yannick. Pis mon ami, dans l'auto, c'est l'gros Sam. Heille, attends, j'ai même une veste avec un capuchon pour toi, dans le coffre.

Alaric se raidit à cette offre de charité. Yannick a un sourire agressivement dentelé qui lui donne un air sympathique, mais un peu inquiétant.

— Tu m'as rien demandé, je l'sais... Elle vaut rien, la veste. J'allais m'en servir comme guenille. Prends-la donc.

Il y a de la candeur dans sa voix rauque. Alaric s'explique difficilement pourquoi cet inconnu lui offre l'hospitalité, fût-ce dans un bazou. Il doit bien avoir l'air de ce qu'il est. Mais Yannick ne semble ni le craindre ni vouloir profiter de lui. De toute façon, il n'a rien à voler, à part le vingt-cinq sous. Et puis, il a cette énergie nerveuse du gars qui a besoin de fraterniser, de se lier d'amitié à gauche et à droite. Alors, Alaric lâche son tournevis, fait un pas et tend la main.

— Moi, c'est Alaric.

## Des puces, des vers, des tiques

Yannick Brisebois dirige le jet à haute pression sur un tas de merde qui s'est logé jusque dans les pores du plancher en béton. Ça revole partout et Yannick s'en fout. Il en rit, même. Son quart de travail au refuge animalier, qui en réalité est une fourrière, vient de commencer.

Tous les jours, c'est la même chose. Sortir les chiens, un à un. Nettoyer leurs cages, dans lesquelles ils auront chié, puisqu'on ne les sort qu'une fois par jour. Rentrer les chiens dans leurs cages, un à un, pour qu'ils y rechient.

Les autres employés passent leur temps à se lamenter. On est écoeurés de pelleter de la merde. On n'est pas assez payés pour ça. Tout ça à cause des hosties qui sont pas capables de prendre soin de leur chien jusqu'à la fin. Etc. Il faut admettre que la charge de travail est ahurissante. Il y a un tas de procédures. Les contacts entre les animaux sont strictement interdits – à cause des maladies, des puces, des vers, des tiques. Tous les jours, chaque cage doit être rincée, lavée, désinfectée en deux temps, puis relavée, rerincée et séchée avant

qu'on y remette un chien, serait-ce le même. Tout ce torchage prend du temps et de l'énergie, vite épuisée chez des ouvriers au salaire minimum. Il y a toujours un ou deux absents, et ceux qui persistent plus de quelques mois sont rares.

Yannick est l'exception, un souffle de vie dans ce tombeau. Tous les matins, il arrive au refuge avec aux lèvres un sourire brigand croûté de beurre de pinottes et s'engouffre dans l'ancre des molosses en sifflotant. À la fin de la journée, quand il en émerge, tout est propre, les chiens sont tranquilles ; il semble à peine avoir forcé. Pas de merde sous les ongles, pas de transpiration virée en crasse sur le front. Un mystère.

C'est que, Yannick s'en fout, des procédures. Dès qu'il est seul, il allume une cigarette pour couvrir l'odeur de crotte et s'arrime au nettoyeur haute pression, auquel il se remet pour le reste. Il ne frotte rien, ne désinfecte rien, ne sèche rien. Mais il ne laisse pas un atome de merde. Les patrons, qui ont leurs bureaux à l'étage, ne descendent jamais à la souille – ils portent des chaussures de cuir, des cravates et tout, ce ne serait pas commode. Ils ne lui ont jamais adressé de reproches ; même qu'ils semblent l'apprécier, l'appelant plus souvent qu'à son tour pour des remplacements et du surtemps. C'est simple, se dit Yannick : ils nous demandent d'en faire plus qu'il est possible de faire dans le temps alloué, et ils le savent. Le seul moyen d'y arriver, c'est de lésiner sur les procédures, dont ils se foutent eux aussi. Mais leur travail est de les faire

respecter. Alors un ouvrier qui parvient à accomplir la totalité du travail en déclarant suivre les consignes, libérant ses chefs de toute responsabilité, est un employé en or. Yannick est le seul à avoir compris. Ce que les autres, tous les autres, sont cons, se rappelle-t-il, plusieurs fois par jour.

À l'heure du dîner, quand il est certain d'être seul, Yannick relâche les chiens. Ils jouent tous ensemble dans la cour grillagée. Ce sont surtout de gros cabots fous qui ont été abandonnés. Des fois, ils se battent, mais aujourd'hui, c'est un joyeux bordel. Yannick fume en leur lançant une balle. La vie est courte.

Puis, il redevient préposé à la merde : la ramasser ; rincer les cages ; distribuer la moulée que les chiens engloutiront et chieront avant le début du prochain quart, pour qu'on ne manque jamais de merde.

En fin d'après-midi, il reste les euthanasies. Il n'y a que deux sorties pour les animaux : l'adoption ou la mort. Le refuge recueille en moyenne une vingtaine de chiens par semaine et réussit à en placer environ cinq : ça implique l'exécution hebdomadaire de quinze bêtes en santé. C'est un technicien en soins vétérinaires qui accomplit les fonctions de bourreau. Yannick doit l'assister, puis disposer des dépouilles et, enfin, pour finir son quart en beauté, torcher le dégât de vomi, de pisse et de crotte.

Aujourd'hui, il n'y a qu'un chien pour la faucheuse. C'est un vieux dogue hirsute, un mélange d'au moins trois ou quatre races, dont du rottweiler, on dirait. Il est

assis dans un coin de la pièce réservée aux euthanasies, un tas de chair molle, piteux et frissonnant.

David, l'exécuteur, est un jeune aux cheveux tondus ras et aux lobes d'oreilles distendus par des écarteurs gros comme des deux piasses. Occupé à battre du pied sur du Mötley Crüe, il salue à peine Yannick. Son nécessaire est méticuleusement disposé sur un plateau en acier inoxydable très propre. David est un gars froid, mais efficace. Ça convient tout à fait à Yannick qui, malgré une nature sociable, se lasse vite des effusions.

Il ébouriffe la tête du molosse tandis que David pose une voie intraveineuse et administre d'abord l'anesthésique, un liquide blanc épais. Le gros dogue râle et s'assoupit. Il a l'air gentil. Yannick voudrait bien le ramener chez lui, mais il sait qu'il ne doit pas se laisser attendrir, sans quoi le studio qu'il occupe dans le sous-sol de ses parents virerait vite au chenil. Et puis, le rottweiler est trop vieux pour se rendre utile comme chien de garde.

David remplit sa seringue, la prépare d'une pichenotte assurée et injecte son contenu dans le cathéter. Le produit, transparent, fait effet presque instantanément. Le dogue a un spasme, relâche ses sphincters et meurt, tandis que Yannick lui caresse le flanc. Il ne faut pas laisser un animal crever seul.

David jette la seringue, le cathéter et la poche d'anesthésique, range le plateau et s'éclipse sans un mot, son boulot est fait. Yannick se débat pour faire entrer le corps ramolli de l'animal dans un gros sac de poubelle

noir, un geste dont la portée symbolique l'écœure. Il le prend à bras-le-corps, traverse le rez-de-chaussée, puis la cour, jusqu'au cabanon, où il l'étend dans le gros congélateur. Quand il y en a plusieurs, il doit entasser les sacs dans une brouette, c'est encore pire.

La journée tire à sa fin, la bâtisse se vide d'humains. Le préposé responsable des gros chiens – lui – est le premier à arriver et le dernier à partir. Mais Yannick ne s'en plaint pas ; il aime se retrouver seul dans l'édifice caverneux. Se sentir libre. Il y a quelques caméras de surveillance, mais elles ne font que capter les images, qui défilent en direct sur un écran dans un coin du bureau des patrons. Il n'y a pas d'enregistrement. Après avoir barré toutes ses cages, il traîne un peu à la réception. Le coffre est fermé à clé, mais quelques articles en vente sont accrochés aux murs. Il empoche une laisse, même s'il n'a pas de chien. C'est à peine si le refuge tient un inventaire.

Il s'apprête à verrouiller la porte principale quand une toute petite voiture, une vieille Geo Metro au pare-chocs rafistolé avec de la broche, surgit de la tempête naissante et s'arrête dans un dérapage contrôlé. Un gars gigantesque, de bonne humeur, ouvre la portière et se déplie laborieusement. Il fait peut-être six pieds cinq et traîne une masse de graisse et de muscles stratifiés en un bloc compact. Il pourrait avoir trente ans, mais son sourire, sa démarche excitée, rappellent ceux d'un petit garçon. La banquette arrière est occupée par deux enfants harnachés à leurs sièges en plastique.

Alaric vient de sortir de prison. À même pas trente ans, il n'a déjà plus envie de rien d'autre que de remiser sa carcasse dans son village natal, pour vivoter dans le silence. D'ici là, alors qu'une tempête de grêle apocalyptique s'abat sur tout le pays, il lui faut bien trouver un refuge.

C'est ainsi qu'il s'est retrouvé encabané avec un assortiment de tout-croches pas spécialement rassurants, ou allumés. L'ambiance se dégrade, quand des cris aigus se font soudain entendre. Ce sont ceux d'un nourrisson, à qui personne ne s'est soucié de donner un nom. Alaric, sans réfléchir, prend le bébé sous le bras et force son chemin hors du taudis miteux.

Don Quichotte en souffleuse, Mad Max taciturne, il filera sur les routes gelées pour mener en sûreté son colis vagissant. Et voilà comment, quand on n'est pas prudent, la vie trouve le moyen d'avoir un sens.

LÉO JACOB vit à Rimouski. Il aime les chars, le baseball et la forêt, et a beaucoup d'enfants. *Un verglas nommé Simone* est son premier roman.

